

Mémoire vive

JACQUES TARDI TEXTES FABRICE LAURENT PHOTOS PHILIPPE DOBROWOLSKA*

ÉDITIONS CASTERMAN.



st
en
ible
es gars
ant rian

Jacques Tardi. Originaire de Venzolasca en Casinca, auteur de BD et illustrateur majeur, créateur du personnage d'Adèle Blanc-Sec, il a publié des albums sur la Première Guerre mondiale qui font référence. Et, dans une trilogie, raconte 39-45 à travers les souvenirs de son père. Esprit libre et engagé, Tardi a été distingué à plusieurs reprises par ses pairs mais a refusé la Légion d'Honneur

Difficile de résumer en quelques lignes, le parcours de Tardi, immense auteur de BD et illustrateur, dont les premières planches ont été publiées en 1969 dans l'hebdomadaire *Pilote*. À compter de 1976 et durant neuf albums, il narre les albums d'*Adèle Blanc-Sec**. Il a adapté plusieurs écrivains, notamment des auteurs de polars

tels Léo Malet, avec quatre adaptations des enquêtes de Nestor Burma, mais aussi Didier Daeninckx, Jean Vautrin, Jean-Patrick Manchette...

Il a consacré plusieurs livres à la Première Guerre mondiale, dont certains en association avec l'historien Jean-Pierre Verney, un conflit qui a marqué sa famille, semble l'obséder et dont il dénonce l'horreur et l'absurdité. Dans *Moi, René Tardi, prisonnier de guerre au stalag II B ** dont le dernier tome est sorti récemment, il retrace la captivité de son père durant cinq ans pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a aussi participé aux livres-disques de son épouse, la chanteuse Dominique Grange.

Jacques Tardi nous a reçus, *ici-même*, dans son immense atelier, friche industrielle du vingtième arrondissement de Paris, jalonné de livres, où sous le regard de l'un de ses chats, Mapü (qui, dans la langue du peuple indien du Chili les Mapuche, signifie "la terre"), il s'est confié à livre ouvert et avec son franc-parler.

"14-18, c'est un quotidien épouvantable vécu par des gars qui n'avaient rien à faire là "

Vous avez dit qu'il y a de l'hypocrisie derrière les commémorations. Selon vous, fallait-il ou non commémorer le centenaire de l'armistice de la Première Guerre mondiale et si oui, de quelle manière ?

C'est comme quand on parle de devoir de mémoire, ce qui m'ennuie là-dedans, c'est le mot devoir. C'est vrai qu'il faut se souvenir, ne pas oublier le passé dans le but justement de ne pas le reproduire, c'est cela qui est important. Si commémorer, c'est défiler devant l'Arc de Triomphe avec des drapeaux, cela n'a pas grand sens car s'il y a un type dont on s'est bien foutu de la gueule, c'est ce pauvre soldat inconnu qui symbolise quand même le Poilu.

On l'a mis sous l'Arc de Triomphe pour lui rendre hommage mais on l'a exploité et envoyé à la mort comme des millions d'autres. Pourquoi ? Pour faire rentrer du fric dans les caisses de MM. Berliet, Renault... Et en face, de Krupp et d'autres industriels. Anatole France disait : *"On croit mourir pour la patrie, on meurt en fait pour des industriels."* C'est le but des guerres. Si on rappelle cela dans les commémorations, je suis d'accord, mais si c'est juste pour faire un défilé militaire, je ne vois pas l'intérêt. Je constate, par ailleurs, qu'un siècle après, la chanson de Craonne est toujours interdite par le ministère de l'Éducation nationale.

Cette chanson a été mal comprise, ce n'est pas un appel à la mutinerie mais un appel à la grève des Poilus qui voulaient montrer du doigt l'état-major et surtout le général Nivelle, qui n'était pas très compétent. Les troupes voulaient continuer à se battre mais pas dans ces conditions-là.

On les faisait grimper, chaque jour une falaise, chaque assaut était vain et se soldait par des milliers de morts. C'est cela que raconte la chanson de Craonne.

Votre œuvre se distingue par le souci du détail historique. C'est une rigueur essentielle ?

Dans le travail que j'ai fait sur la Première Guerre mondiale, ce qui me paraissait indispensable, c'était de me rendre sur place, à Verdun, dans les forts, à Vauquois où des cratères de trente mètres de profondeur rappellent la guerre des mines. Vous vous asseyez, vous observez et si vous avez un peu d'imagination, vous arrivez à saisir ce que des hommes ont vécu ici. Je me suis posé, comme beaucoup, une question : comment ces hommes ont-ils tenu ? On nous a dit que c'était par patriotisme ? Je n'y crois pas trop. Je crois plus à la thèse selon laquelle ils ont tenu par solidarité avec les copains, pour ne pas les laisser tomber. J'ai également lu beaucoup de livres, notamment les classiques tels *A l'Ouest, rien de nouveau*, *Les Croix de bois*, *Le feu*, mais s'il s'agit de livres écrits par des auteurs qui ont certes connu la guerre, peut-on vraiment les considérer comme des témoignages ? Je considère *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, un journal qui n'avait pas été écrit dans le but d'être publié, comme un vrai témoignage. Je laisse, en revanche, de côté les romans.

En ce qui concerne les films, je suis d'accord sur le fond avec *Les Sentiers de la gloire* de Kubrick mais pas sur la forme. Je préfère *Verdun, visions d'histoire* de Léon Poirier qui est une évocation très réaliste. Il faut raconter une histoire pour intéresser le lecteur mais pas n'importe comment, il faut, pour cela, pouvoir disposer d'une documentation en béton armé.

Vous parlez du "cri de souffrance des anonymes" car le Poilu c'est Monsieur tout-le-monde ?

C'est mon grand-père corse, Tardi. Il était cordonnier puis facteur quand il est venu sur le Continent où il a rencontré ma grand-mère. J'avais cinq ans quand il est mort.

Je me souviens d'un homme au caractère doux qui venait me chercher à la sortie de l'école. Comme il avait été gazé pendant la Grande Guerre, il souffrait de problèmes cardiaques, il marchait lentement et on s'asseyait, par moments, sur un banc public pour qu'il puisse prendre ses médicaments. Je n'ai jamais pu parler de la guerre avec lui. Mais ma grand-mère, chez qui j'ai lu mes premières bandes dessinées, m'a raconté ce qu'il avait vécu. J'ai repris un de ses récits dans *C'était la guerre des tranchées**. Il était de corvée et regagnait la tranchée, lorsqu'il y a eu une fusée éclairante. Il voyait comme en plein jour. Il a plongé et est tombé les deux mains dans le ventre d'un mort. Il cherchait une flaque d'eau pour se laver les mains car il avait peur d'attraper la gangrène. C'était un quotidien fait de choses épouvantables, vécu par quelqu'un qui n'avait rien à foutre là et qui subissait tout cela. J'étais enfant, cela m'a marqué. Mon grand-père maternel est mort dans une tranchée à l'âge de 22 ans dans la Somme et est enterré à proximité. Il n'était pas marié et avait dit à deux de ses copains de tranchée qu'après la guerre, il épouserait une femme qui était enceinte. À sa mort, ces deux soldats sont entrés en contact avec la mairie de son patelin et lui ont transmis son acte de décès. Sa fiancée a pu se marier par procuration et a mis au monde une fille, ma mère, qui a pu ainsi acquérir le statut de pupille de la Nation.

Dans "C'était la guerre des tranchées", il y a un passage concernant un soldat corse dénommé Luciani fusillé parce qu'il n'avait pas exécuté un ordre qu'en fait, il n'avait pas compris parce qu'il ne maîtrisait pas bien la langue française...

C'est tout à fait authentique. Un soldat, accusé d'abandon de poste devant l'ennemi, risquait d'être fusillé. Tout dépendait de la décision du commandant de la compagnie.

La guerre a marqué votre famille. Avec la trilogie "Moi, René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB", il est cette fois-ci question de votre père...

De la Première Guerre mondiale avec mes grands-pères à la Seconde avec mon père, on ne s'en sort pas. Mon vieux a été fait prisonnier, comme des milliers d'autres hommes, dès le début de la guerre, et a passé cinq ans dans un stalag en Poméranie. Mon père était mécano et s'était engagé dans l'armée en 1937, à Valence, où il y avait un régiment de chars de combat. Il se trouvait dans le nord de la France lorsqu'il y a eu l'invasion. Il parlait beaucoup du quotidien du camp mais en désordre et je lui ai

demandé de m'écrire cela. Il a rempli plusieurs cahiers d'écoliers. Je me suis dit que je travaillerai un jour dessus mais lorsqu'il est mort, il y avait tout un tas de questions que je ne lui avais pas posées et qui sont restées sans réponse. La première chose à laquelle pensaient les prisonniers, c'était l'évasion. Ma mère lui avait envoyé des pots de saindoux avec cachés dedans, une carte, une boussole, de l'argent, etc. Comment ce paquet a-t-il pu passer le contrôle au camp ? Parce que la poste était gérée par des prisonniers corses ? C'est une possibilité mais je n'ai pas de réponse. Mais le plan de mon père n'était pas assez abouti et a été compromis lorsque le gars avec qui il devait partir a été tué dans le baraquement par un soldat allemand.

On sent de la colère chez votre père...

Il a accumulé beaucoup de colère. En 1936, lors de l'occupation de la Rhénanie, l'armée française, qui avait une dizaine de divisions et les Allemands deux ou trois, aurait pu les chasser et même faire tomber Hitler. On n'a pas bougé. Pendant la guerre. L'un des livres que possédait mon père, parle de la débâcle, d'un colonel français qui abandonne ses hommes, se mélange parmi les civils, monte à bord d'une bagnole et fiche le camp. Mon vieux m'a dit : "C'était mon chef !" Au retour de la guerre, les soldats étaient considérés par de nombreux Français comme responsables de la défaite. Après la guerre, comme il était engagé, on l'a renvoyé en... Allemagne, avec les troupes d'occupation. C'est une période que j'ai connue. Mais pour les Allemands, les Français n'avaient aucune légitimité car ils considéraient qu'ils avaient perdu la guerre. Les Américains ont préféré renflouer l'économie allemande qui était plus compétitive que celle de la France, qui n'avait pas encore redémarré. Ma mère avait un réfrigérateur alors que de l'autre côté du Rhin, ses amies avaient toujours des glacières. Comme il n'y avait pas de boulot, mon père, qui était sergent-chef, a renouvelé son contrat avec l'armée. Mais quand il a lu son nom sur la liste des soldats devant partir pour l'Indochine, il a dit : "Ça suffit !" Il était alors en fin de contrat et a quitté l'armée ; il a ensuite pris la gérance de stations-service jusqu'à sa retraite. J'ai toujours connu mon père en pétard après tout.

Vous avez hérité de lui ce sentiment de colère ?

Mon vieux m'a refilé sa colère. Je considère qu'à l'inverse de la haine, la hargne est positive car elle donne envie d'aller au bout, de savoir. En revanche, le côté libertaire

ne vient pas de lui. Mon père a été saccagé par ses vingt ans d'armée. Il était révolté mais il n'avait pas d'idéologie. Il éprouvait de la pure colère à l'égard de l'autorité.

Cependant, elle n'était pas dirigée contre celle-ci en tant que telle mais contre son incompetence. Il reconnaissait une légitimité à l'autorité, ce qui n'est pas mon cas.

C'est pour cette raison que vous avez refusé en 2013, la Légion d'Honneur ?

Oui, entre autres. Je ne reconnais aucune légitimité à ces gens pour m'accorder une médaille que je n'ai jamais demandée, jamais souhaitée et qui pour moi, n'avait aucun intérêt. Je garde ma liberté. Pourtant, à une époque, il fallait faire gaffe car il n'y avait pas tant de liberté que ça. Les publications destinées à la jeunesse étaient soumises à un contrôle. Le premier scénario que j'ai proposé dans les années 70 était une histoire courte sur 14-18 mais Goscinny me l'a refusée. Il pensait que je me moquais des anciens combattants. Ce qui n'était pas du tout le cas. Il ne fallait pas toucher à la Première Guerre mondiale. C'était aussi l'époque où il y avait dans *Pilote*, les aventures de Tanguy et Laverdure. Il y avait quand même une censure comme cela a été le cas pour *Hara-Kiri hebdo* et son titre : "Bal tragique à Colombey : un mort". Cela ne peut vous amener qu'à être révolté, à être un peu anar sur les bords et à ruer dans les brancards. Quand on veut dénoncer des choses c'est que l'on ne marche pas dans les pas du pouvoir qui veut vous médailler. C'est un état d'esprit que l'on retrouve notamment dans le livre-disque *Chacun de vous est concerné**, publié cette année et réalisé avec ma femme Dominique et les musiciens du groupe Accordzêâm. Il y est question de Mai 68, de la Palestine...

Vous comprenez la révolte des "gilets jaunes" ?

Bien sûr. L'État se fout de la gueule des gens. Les gens n'y arrivent plus. Ils sont étranglés, même ceux qui ne sont pas au bas de l'échelle. Vous n'avez qu'à regarder votre relevé de compte en banque. Il y a des tas de petites sommes d'argent qui sont prélevées et vous ne savez même pas ce que c'est. On vous ponctionne de partout. Il y a des gens qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts ou qui crèvent la faim et l'autre (Emmanuel Macron, ndlr), il fait des cadeaux aux grosses entreprises. Il y a une injustice totale. Je ne suis pas partisan que l'on casse mais je comprends que les gens soient en colère. On nous parle de l'Arc de Triomphe mais il n'est que le symbole de la France coloniale et de ce qui a envoyé au massacre des millions de gars.

D'où vient ce lien très fort que vous avez avec le Chili ?

Nos quatre enfants ont été adoptés au Chili. Ils sont d'origine Mapuche, un peuple indien qui a été persécuté. Lorsque nous sommes allés chercher les enfants, c'était sous Pinochet, sous l'état de siège. Il y avait à proximité de leur village, la "Colonia dignidad" qui avait été fondée par un Allemand dont le père nazi s'était réfugié au Chili. On y faisait de l'agriculture. À côté, il y avait une école de torture pour les gardes-chiourmes de Pinochet qui a été réalisée sur les conseils d'un officier supérieur français, Paul Aussaresses.

J'avais envisagé de consacrer une BD à la "Colonia dignidad" mais je manque pour l'instant de documentation. Il y a quelques années, j'ai suivi à Paris le procès de tortionnaires chiliens. Des personnes sont venues témoigner des souffrances qu'elles ont endurées. J'ai fait des dessins qui seront exposés en mars 2019 à Santiago, au Musée de la Mémoire qui a été créé par l'ancienne présidente de la République du Chili, Michelle Bachelet, et qui traite de la répression.

"Mon père m'a refilé sa colère. La hargne, à l'inverse de la haine, est positive"

Peut-on considérer l'indignation comme le fil conducteur de votre œuvre ?

Peut-être pas au début mais ensuite, oui. Même Adèle Blanc-Sec est un peu anar sur les bords.

Justement, le chapitre des aventures d'Adèle Blanc-Sec est-il vraiment refermé ?

Quand j'ai terminé le neuvième, je me suis dit que je ferai le dixième et dernier album. J'ai dessiné une douzaine de planches et puis j'ai eu envie de faire autre chose. J'ai mis de côté ce projet mais j'y reviendrai peut-être un jour.

Et la Corse ?

J'y ai toujours de la famille. J'ai dessiné dans le troisième volume de *Stalag*, le village de Venzolasca. Avec mon grand-père Tardi, lorsque j'avais 3 ans, nous étions retournés dans ce village. Il y avait des photos de famille que je n'ai malheureusement pas retrouvées où je suis sur un âne aux côtés de mon grand-père. J'espère y revenir. Mes cousins seront contents de me voir débouler. J'aimerais, un jour, pouvoir présenter à Bastia, le spectacle *Putain de guerre* qui s'articule autour de

la Première Guerre mondiale. Je lis des textes tandis que Dominique interprète des chansons qu'elle a écrites ainsi qu'évidemment, la chanson de Craonne, et d'autres qui sont allemandes, anglaises, italiennes. Elle est accompagnée par les cinq excellents musiciens d'Accordzêâm. Des images sont projetées sur grand écran. C'est un spectacle qui reçoit un très bel accueil. À la fin de représentations, des spectateurs sont venus nous voir en pleurs. C'étaient des moments très forts.

Suivez-vous l'actualité de la Corse, une collectivité dirigée par des élus issus du courant nationaliste ?

Je la suis de loin. Le mot lui-même de nationaliste me gêne à moins que le nationalisme corse soit différent des autres. Mais j'ai de la sympathie pour les gens qui se révoltent, qui rejettent un petit peu cette espèce d'arrogance qui caractérise la république française.

REPERES

I 1946. Naissance à Valence dans la Drôme.

I 1950. Date des premiers récits que lui fait sa grand-mère paternelle de son grandpère, "Poilu" durant la Première Guerre mondiale.

I 1962. Entrée aux Beaux-Arts de Lyon.

I 1978. Rencontre avec celle qui deviendra son épouse, la chanteuse Dominique Grange.

I 1980. Parution du premier épisode dans *A Suivre*, sous la forme de feuilleton, de *C'était la guerre des tranchées*.

I 1984. Le couple adopte, à Santiago du Chili, Oscar, leur premier enfant. Suivront Rachel, Diego et Lisa en 1986, 1988 et 1996, qui sont également Chiliens. Jacques Tardi et Dominique Grange ont créé, il y a vingt-cinq ans, l'Association des familles adoptives d'enfants nés au Chili.

•

LE JOUR OÙ j'ai rencontré, en 1978, mon épouse Dominique.



Ce qui a été fondateur c'est notre rencontre en 1978. Tous les hebdomadaires s'étaient arrêtés faute de lecteurs. *Pilote* était devenu mensuel. Les mêmes passaient beaucoup plus de temps devant la télé. Il y avait moins de travail pour les dessinateurs. Wolinski m'avait contacté parce que justement, les éditions du Square, qui allaient à contrecourant, lançaient un hebdomadaire qui s'appelait *BD*. C'était un magazine qui était grand format, presque celui d'un quotidien. C'était intéressant d'avoir ces dessins sous ce format plutôt que sous celui du format traditionnel des revues. Je me suis donc retrouvé aux éditions du Square où Dominique traduisait des BD américaines, et c'est là que nous nous sommes rencontrés.